Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Youri Norstein : « Nous travaillons, tout simplement… »

05.06.2013.



Youri Norstein au petit-déjeuner au Schweizerhof (© N. Sikorsky)

L'un des invités du festival de musique « Lac magique », qui s'est tenu récemment à Lucerne, était, chose assez surprenante, un grand animateur russe dont *Le Conte des contes* a été reconnu comme le meilleur film d'animation de tous les temps. Une programmation spéciale, « Une nuit avec Norstein », était consacrée à son œuvre. J'ai eu la rare occasion de m'entretenir avec le Maître dans un cadre relativement calme.

À l'époque où j'étais étudiante, je travaillais comme interprète au studio « Soyuzmultfilm », où j'ai pu voir les coulisses de ce monde magique d'animation, le monde du travail dure et minutieux pour le plaisir des enfants. (Bien que les films de Youri Norstein, à qui il serait depuis longtemps temps d'attribuer le titre de héros de ce même travail, s'adressent tout autant aux parents et aux grands-parents, tant ils contiennent de philosophie profonde et

subtile, de sagesse de la vie, d'humanité et de simplicité.) Ainsi, déjà à cette époque lointaine, à la fin des années 1980, j'ai eu l'occasion de me rendre chez Youri Borissovitch et son épouse et collègue Francheska Yaroussova. Presque toute la surface utile était couverte de feuilles avec des esquisses pour *Le Manteau*, son film basé sur le texte de Gogol. Depuis, nous ne nous sommes pas revus, mais le sentiment d'avoir touché « quelque chose d'un autre monde» est resté.

Au fil des années, il n'a pas changé du tout : la même ressemblance avec le Hérisson, son célèbre personnage, la même franchise du regard, le même maximalisme juvénile. Nous nous sommes rencontrés au petit-déjeuner, entre une nuit tardive et un vol matinal pour Moscou.

Puisque nous nous sommes rencontrés lors d'un festival de musique, commençons par la musique. Quelles sont vos relations avec elle ?

Youri Norstein : Mes relations avec la musique se sont construites sur la haine : mon frère, qui a deux ans de plus que moi, a commencé à jouer du violon à cinq ans. Et quand quelqu'un scie à côté de vous pendant la moitié de la journée, cela ne peut pas ne pas agacer un enfant de trois ou quatre ans. Si l'on parle sérieusement, la musique a eu et a bien sûr une immense importance dans ma vie. Mais il faut encore la mettre en relation avec CETTE vie, quand chez nous il n'y avait comme objet musical qu'un phonographe, mais en revanche plusieurs disques de première qualité.

Par exemple ?

L'air de Boris interprété par Fiodor Chaliapine, le Marchand varègue interprété par Mark Reïzen. J'aimais particulièrement l'enregistrement de Katchalov lisant Lermontov. Je me souviens encore de l'impression très profonde que m'ont faite les mots : « Et vous ne laverez pas avec tout votre sang noir le sang juste du poète ». Cela produisait un effet très fort, car les enfants perçoivent tout littéralement, et déjà à l'époque je savais que le sang est rouge.

Comment le programme « La Nuit avec Norstein » a-t-il été créé ? Connaissiez-vous auparavant le pianiste Alexandre Melnikov ? Sous quel « prétexte » les organisateurs du Zaubersee festival ont-ils réussi à vous attirer à Lucerne ?

Avec Alexandre, nous nous connaissions seulement de façon superficielle, et je lui suis très reconnaissant de l'idée d'inviter la soirée « Musique et animation » dans le cadre de ce magnifique festival à Lucerne. Le « prétexte » a été le désir de parler au public d'un merveilleux compositeur, Mikhaïl Meerovitch, avec qui j'ai beaucoup travaillé. Ce processus a été difficile, mais sa musique s'intégrait toujours parfaitement dans le film, se dissolvait dans sa texture, occupait exactement l'espace qui lui était destiné. L'œuvre de Meerovitch est malheureusement trop peu connue, et je regrette que, faute de temps, peu de sa musique « sérieuse », non destinée à l'animation, ait été jouée. Il avait écrit trois ballets d'après Maïakovski, qui n'ont jamais été montés. Tout le monde savait qu'il était talentueux, mais sa carrière a d'emblée très mal commencé.

La musique, c'est magnifique. Mais revenons à votre travail principal, pour ainsi dire. Vous travaillez sur *Le Manteau* depuis plus de 30 ans, depuis 1981. Voyez-vous une lumière au bout du tunnel, ou l'achèvement du projet ne fait-il tout simplement pas partie de vos plans ?

Pour être honnête, j'en ai déjà tellement parlé que je n'ai pas envie de me répéter, car cette question m'était déjà posée il y a vingt ans. Et personne ne regardait autour de soi, comme si l'on ne voyait pas dans quelles conditions difficiles nous devions travailler. Bien sûr, certains nous ont aidés. Rolan Bykov nous a aidés avec un local. Andreï Ilitch Kazmine, qui a dirigé un temps la Sberbank, nous a beaucoup aidés. Il a notamment donné 180 000 dollars, une somme énorme pour nous, pour l'édition de mon ouvrage en trois volumes. Je me souviens combien j'étais inquiet que le livre ne « se vende pas » et que j'aie honte devant les contribuables. Nous préparons maintenant une deuxième édition, avec nos propres moyens.

Mais, pour revenir à votre question, bien sûr que l'achèvement du film fait partie de mes plans, mais je ne peux ni ne veux donner de délais précis ni promettre quoi que ce soit. Nous travaillons simplement. Il faut que je surmonte cette montagne pour ensuite en redescendre.

Le problème financier existe-t-il encore aujourd'hui ?

C'est devenu un peu plus facile aujourd'hui, mais à un moment c'était vraiment très difficile, il n'y avait pas d'argent, il fallait gagner de l'argent à l'étranger et tout investir dans la location des locaux, le paiement des impôts et d'autres dépenses techniques. J'y ai dépensé énormément d'argent. En réalité, cela n'a pas de sens…

Pourquoi ?

Parce qu'il n'y a rien de mieux que le financement public. Ce système a fait ses preuves. Nous savons quel cinéma nous avions. Et maintenant tout le monde montre l'Occident du doigt. Mais en Occident, la vie était différente, elle s'est développée à sa manière. Là-bas, par exemple, il n'y avait pas d'enseignement gratuit, alors que chez nous il y en avait, il y avait une médecine gratuite, toutes sortes de clubs pour enfants gratuits, des écoles d'art, des maisons des pionniers. Maintenant tout cela a été détruit. Tout est devenu payant, et encore faut-il réussir à y accéder. Quant à la qualité, mieux vaut ne pas en parler.

Ressentez-vous de la nostalgie ?

Je ne ressens pas de nostalgie. J'éprouve une haine glacée envers ce qui se passe aujourd'hui. Il ne s'agit pas de nostalgie, mais du fait qu'il faut agir selon les règles de la décence. Elles incluent ceci, et cela, et encore cela. Mais elles n'incluent pas et ne peuvent inclure le désir de dépasser ceux qui sont devant en les poussant, en les dévorant, en les absorbant, en les tuant. Voilà notre système aujourd'hui.

Et que fait le pouvoir, à part discourir à la tribune sur ses bonnes intentions ? Et à part les intentions ?

Et pourtant vous continuez à vivre à Moscou, alors qu'il n'y avait sûrement pas de manque de propositions pour partir travailler en Occident ?

C'est vrai. Mais dans toutes ces propositions, il y avait toujours un élément implicite qui m'arrêtait. C'est une chose d'arriver comme invité « de là-bas » et que tout le monde s'occupe de vous, et tout autre chose d'être déjà « là-bas » et que ceux qui ont facilité ce déplacement attendent de vous un retour. Y compris commercial. L'exemple de Tarkovski est parlant : bien qu'il soit parti déjà très célèbre, il a dû courir à travers l'Europe à la recherche d'argent. Ce n'est pas si simple, et on ne dépense pas volontiers pour ce type de films. Certains pensent que l'art apporte un retour commercial direct : on investit ici et on

reçoit là. Cela ne fonctionne pas ainsi.

Comment êtes-vous arrivé à « Soyuzmultfilm » après l'usine de meubles où vous travailliez dans votre jeunesse ?

Par désœuvrement, après avoir été refusé quatre fois partout : deux fois à l'École des beaux-arts de 1905, et une fois à l'Institut Stroganov et au VGIK. Aujourd'hui personne ne me croit, tout le monde rit, mais c'est exactement ainsi. Il y avait des nuances dont je ne veux pas parler. Mais le fait reste, même après 37 ans. J'ai donc suivi des cours d'animation de deux ans, après quoi, en 1961, je suis arrivé au studio.

Que pensez-vous de l'état de l'animation russe aujourd'hui ? Suivez-vous le travail de vos collègues, en Russie et à l'étranger ?

Bien sûr, je le suis, car je participe régulièrement à différents festivals russes. C'est toujours un plaisir de voir de bons films. Il y a aujourd'hui en Russie beaucoup d'animateurs talentueux, je citerai par exemple Konstantin Bronzit, Alexandre Petrov, Mikhaïl Aldachine, Ivan Maximov. J'éprouve une grande sympathie pour mes collègues plus jeunes, bien que parmi mes anciens élèves il y ait déjà des grands-pères, car ils se trouvent dans une situation où ils sont constamment obligés de lutter pour survivre, de gagner de l'argent. À leur âge, toute mon énergie allait dans la création, bien que les revenus soient minuscules et que j'aie constamment des dettes. Mais j'avais des films !

L'Académie américaine du cinéma a reconnu votre film *Le Conte des contes* comme le meilleur film de tous les temps en 1984, encore à l'époque de l'URSS. Comment avez-vous réagi à cette nouvelle ? Quelle a été la réaction des autorités soviétiques ?

Pour moi, c'était bien sûr une nouvelle bouleversante, et l'URSS a réagi par le silence. On ne me l'a même pas dit, je l'ai appris par hasard : on m'a appelé de l'Union des cinéastes pour me dire qu'une dépêche était arrivée. Je n'ai vu le texte que quelques jours plus tard, et je n'ai reçu le prix lui-même qu'un an après. Je n'en ai pas fait toute une histoire, mais au début j'étais bien sûr content, j'ai commencé à en parler à mes amis et connaissances. J'ai appelé le directeur de l'époque, et on m'a répondu : « On ne m'a rien rapporté à ce sujet ». Eh bien, tant pis !

Cela a eu un effet négatif sur ma situation, nos supérieurs n'aiment pas les autres autorités. Mais pourquoi s'étonner si un film du grand Fiodor Khitrouk, nommé aux Oscars, a été refusé par les nôtres ? Mais les noms de ces fonctionnaires ont depuis longtemps sombré dans l'oubli, tandis que Khitrouk reste Khitrouk.

D'ailleurs, en 2002, *Le Conte des contes* a de nouveau été nommé meilleur film, et l'année suivante *Le Hérisson dans le brouillard*.

Sur le site de votre studio figure une description humoristique de votre journée de travail. Et si l'on parle sérieusement ?

Si l'on parle sérieusement, il faut un paragraphe ENTIER de jurons, et tout le reste ensuite.

Je suis sûre que vous vous levez tôt…

Oui, je me lève tôt, c'est vrai. Mais je n'arrive plus à avoir des journées aussi harmonieuses qu'autrefois. À l'époque, je savais que j'allais travailler. Je me levais, je prenais mon petit-

déjeuner, j'embrassais Francheska et je partais. J'arrivais toujours environ une heure avant le début de la journée de travail, quand tout était encore calme, propre, que la femme de ménage passait encore la serpillière… J'entrais dans le pavillon, je fermais les portes et je travaillais pendant environ deux heures. Le chef opérateur, Alexandre Joukovski, le savait, me saluait à travers la porte et parfois y accrochait même un cadenas, vous savez, comme un panneau d'hôtel « Ne pas déranger ». Puis je sortais, je rencontrais mes collègues… Il y avait un ordre dans tout cela. Qu'est-ce qui donne la santé à l'homme ? La routine !

Et quand on vous appelle sans cesse, que vous vous disputez avec quelqu'un, puis que vous vous prenez la tête, il est très difficile de se concentrer. J'ai une personne très âgée, tout le monde se moque de moi, mais je la déteste aussi !

Votre image ne s'associe pas vraiment au business, à l'argent. Pourtant, l'année dernière, on a appris que la société financière « Otkritie » avait acquis les droits d'utilisation des images de tous les personnages du livre *Le Hérisson dans le brouillard* auprès de vous et de votre épouse. Les droits d'auteur sont entrés en vigueur le 1er septembre 2012 et sont valables pendant un an. Avez-vous suivi la manière dont le Hérisson, le Cheval et la Chouette ont été utilisés ?

Et comment ! Le contrat stipulait que toutes les variantes d'utilisation des images des personnages devaient nous être présentées avant leur mise en œuvre. Bien entendu, toute transformation des images est strictement interdite : les droits sur l'image du Hérisson ont été vendus non pas comme un personnage arraché à son contexte, mais avec l'espace qui l'entoure, comme dans le livre. Il faut dire que nos partenaires n'ont commis une erreur qu'une seule fois, j'étais alors très en colère. J'ai menacé de rompre le contrat. Il n'y a plus eu de conflits ensuite. Lorsque j'ai catégoriquement rejeté leur proposition de pièces souvenirs, nous avons fait nous-mêmes la maquette, et tout s'est bien passé.

Mais en général, en Russie, toute une corporation parasite sur le Hérisson, en l'imprimant sur n'importe quoi.

Et que pouvez-vous faire ?

Je ne peux rien faire ! Si c'était un autre pays, je lui dirais : « Pays, je suis ton représentant, protège-moi, s'il te plaît ». Mais dans notre pays, si j'engage une procédure judiciaire, j'y périrai.

Youri Norstein et la politique semblent des notions incompatibles, comme le feu et l'eau. Et soudain, votre intervention lors d'un concert consacré au 75e anniversaire de Vysotski. En remettant un prix à Elena Kambourova, vous avez soudain parlé de Magnitski, déclarant : « Magnitski est mort de l'insuffisance cardiaque de Poutine, de l'insuffisance cardiaque du chef de la prison… ». Vos paroles ont ensuite été couvertes par les cris de « Bravo » et les applaudissements du public. Qu'est-ce qui vous a poussé à parler ainsi ? Et cela a-t-il eu des conséquences pour vous, pour le dire de manière enfantine ? Quelles sont vos relations avec le pouvoir aujourd'hui ?

Je vais commencer par la fin : après ma récente rencontre avec notre ministre de la Culture, je ne pense pas qu'il m'invitera encore. Quant à mon « écart » lors de la cérémonie, j'ai parlé parce que lorsque l'on a informé Poutine de la mort de Magnitski, il n'a pas dit « nous allons examiner la situation et trouver les responsables », mais « nous allons donner une réponse symétrique ». La tragédie de Magnitski est devenue une monnaie

d’échange dans son jeu politique.

Et le détonateur a été les paroles du docteur Rochal, entendues lors de la cérémonie, selon lesquelles il manque 120 000 médecins dans le pays. J’ai alors commencé à penser que, dans une telle situation, des sommes ÉNORMES sont dépensées pour les Jeux olympiques uniquement pour le prestige, pour jeter de la poudre aux yeux et permettre à ceux qui sont proches du pouvoir de s’enrichir encore davantage. D’une certaine manière, cela s’est mêlé à Magnitski, et tout s’est produit spontanément.

Il ne m’est rien arrivé pour cela, je suis trop âgé pour avoir peur de qui que ce soit, et ils le savent.

Quelle est votre recette du succès ?

Outre le talent et un grand travail, il faut se nourrir de contenu, il faut lire des livres, écouter de la musique. Comme l’a dit le violoniste Oleg Kagan : « Tu crois qu’on joue avec les doigts ? » On joue avec le cœur.

Source URL:
http://www.rusaccent.ch/blogpost/youri-norstein-nous-travaillons-tout-simplement